

---

SIMONETTA  
AGNELLO HORNBY

---

# L'AMANDIÈRE

ROMAN



CHARLESTON

---

SIMONETTA AGNELLO HORNBY

---

## L'AMANDIÈRE

*Sicile, 1963.*

Les nouvelles vont vite dans les petits villages, et celle de la mort de l'Amandière, servante au palais Alfallipe, se répand comme une traînée de poudre. Du médecin de famille jusqu'au prêtre de la communauté, en passant par l'employé communiste des postes, tout le monde a son mot à dire sur cette femme étrange dont le décès provoque des remous à n'en plus finir. Pourquoi le chef de la mafia s'est-il présenté à l'enterrement ? Les Alfallipe avaient-ils vraiment renoncé à administrer leurs propres domaines au profit d'une simple domestique ? D'où l'Amandière tirait-elle sa mystérieuse fortune ? Et surtout, comment fait-elle pour envoyer des lettres par-delà la tombe ?

Chacun détient un morceau de la vérité, mais entre rivalités éternelles, rancœurs anciennes et jalousies nouvelles, il faudra détisser bien des rumeurs avant de pouvoir enfin assembler les pièces du puzzle...

Une fascinante fresque humaine qui met en lumière la place des femmes dans la société sicilienne prisonnière de ses traditions patriarcales.

« EXCELLENT, ATMOSPHÉRIQUE...  
UNE TRAGICOMÉDIE CHARMANTE  
ET PERSPICACE. »

*The Guardian*

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

ISBN: 978-2-36812-631-8



9 782368 126318

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Alaver / Adobe Stock



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

# L'AMANDIÈRE

Titre original : *La Mennulara*

Copyright © Giangiacomo Feltrinelli Editore Milano

Première édition dans la collection I Narratori, septembre 2002

Première édition dans la collection Universale Economica, mars 2004

Première édition révisée et augmentée dans la collection I Narratori,  
février 2019

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-631-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Simonetta Agnello Hornby

# L'AMANDIÈRE

*Roman*

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer





LUNDI 23 SEPTEMBRE 1963



# I.

## Le Dr Mendicò assiste à la mort d'une patiente

**L**ES JAMBES ENGOURDIES et des fourmis dans les bras, le Dr Mendicò éprouva soudain une grande lassitude. Il avait conservé la même position pendant plus d'une heure, les mains de l'Amandière serrées entre les siennes, lui caressant les doigts d'un mouvement circulaire et léger, incessant. Il retira sa main droite, laissant sur le drap, paume vers le haut, la gauche, qui soutenait celles de la défunte.

C'était un moment solennel qu'il connaissait bien et qui le bouleversait toujours, le dernier devoir d'un médecin vaincu par la mort. Il lui ferma les paupières. Puis il lui réunit les mains en entrecroisant les doigts, les lui plaça soigneusement sur le sternum, lui tira le drap jusqu'aux épaules et enfin se leva pour annoncer aux Alfallipe la mort de l'Amandière.

Il demeura auprès d'eux le laps de temps nécessaire, remit à Gianni Alfallipe l'enveloppe renfermant les dernières volontés de la défunte et dévala les marches du petit immeuble, que gravissaient déjà les voisines pour présenter

leurs condoléances. Il avait cru étouffer dans cet appartement : une fois dehors, il se mit en chemin à pas lents, respirant à pleins poumons l'air encore frais du matin. La rue ne faisait que quelques dizaines de mètres, mais elle paraissait plus longue à cause de son étroitesse et des angles créés par les bâtiments à deux ou trois étages qui s'étaient multipliés au hasard au fil des siècles. S'entassant l'un sur l'autre, ceux-ci englobaient les constructions d'origine au point de former quasiment deux grandes murailles contiguës et irrégulières. Deux arcades les interrompaient en les transperçant comme un tunnel pour laisser descendre vers la vallée l'un des nombreux escaliers qui composaient le principal réseau urbain de Roccacolomba, un bourg typique de l'arrière-pays, agrippé aux flancs de la montagne.

Soudain, le Dr Mendicò se rendit compte qu'il avait oublié de glisser un chapelet autour des doigts de la défunte, selon l'usage. Il parcourut en pensée la chambre de l'Amandière afin de rassembler ses souvenirs. Cette petite pièce dépouillée contenait le strict nécessaire : un lit, une chaise, une armoire, une lampe et une radio sur la table de nuit, ainsi qu'une table étroite servant de bureau où des stylos, des crayons et une grosse gomme étaient alignés dans un ordre parfait sur un plateau métallique. L'étagère supportait deux photos des neveux de la défunte, une troisième un peu fanée de ses parents, de même qu'un certain nombre de cahiers et de livres. Les murs étaient nus, si l'on exceptait une reproduction de la *Vierge à l'Enfant* de Ferretti, au chevet. La touche féminine et l'élément religieux – les images pieuses, les statuettes de la Vierge et des saints locaux, les flacons d'eau bénite rapportés du lointain, qui s'amassent en général en un joyeux fouillis sur les tables de nuit des femmes – faisaient ici défaut. Il n'y avait même pas de chapelet. Et pourtant, la chambre de l'Amandière semblait empreinte d'une religiosité profonde, presque monastique.

Le médecin s'immobilisa, respira profondément et leva les yeux vers la bande de ciel lumineuse, presque bleue,

aveuglante, que découpaient les toits pointus et irréguliers des maisons. La fixant intensément, il murmura : « Va savoir où son âme s'est envolée... Que Dieu lui donne la paix. » Puis il continua son chemin et s'engagea dans l'escalier qui descendait vers son domicile. La cloche du monastère sonnait 11 heures. Le Dr Mendicò songea qu'il aurait le temps, avant le déjeuner, de passer les appels téléphoniques nécessaires, de boire un café et de s'octroyer une promenade : il avait besoin de réfléchir, seul. « Il est impossible de s'habituer à la mort, y compris pour le vieux médecin que je suis », marmonna-t-il tout en pressant la sonnette de sa maison.

Gianni avait regagné la salle de séjour après avoir accompagné le Dr Mendicò à la porte. Ses sœurs et sa mère l'attendaient en silence. Santa n'avait pas osé y entrer, par respect pour les Alfallipe et pour obéir aux ordres de l'Amandière. Incapable toutefois de réfréner sa curiosité, elle se tenait dans le couloir, adossée à la porte de la cuisine, les traits tirés et le visage encore baigné de larmes, les bras ballants, tendant l'oreille pour saisir des bribes de la conversation de ses patrons.

Mme Alfallipe était effondrée dans un fauteuil, la tête renversée sur le dossier, les yeux embués, le regard vide. Appuyée sur l'accoudoir, Lilla lui caressait le front. Carmela, quant à elle, guettait son mari, penchée au balcon. « Qu'est-ce que le Dr Mendicò t'a donné ? » interrogea Lilla. Gianni lui montra l'enveloppe, sur laquelle s'étalait son prénom en grandes majuscules irrégulières : c'était l'écriture de l'Amandière. En entendant sa sœur, Carmela s'était retournée. À la vue de la lettre, elle se hâta de les rejoindre. « C'est sûrement son testament ! Ne l'ouvre pas, il faut attendre Massimo ! » D'une voix de plus en plus stridente, elle répéta : « Il faut attendre Massimo ! » Mme Alfallipe fondit en pleurs et chuchota, comme si elle récitait une litanie : « Je savais bien que Mandi ne m'oublierait pas, elle avait de l'affection pour moi. » Lilla et Gianni auraient souhaité ouvrir l'enveloppe

tout de suite, mais ils n'eurent ni l'audace ni le temps de contredire leur sœur : au même moment Santa et les voisines firent irruption dans la pièce en gesticulant et en présentant leurs condoléances dans un grand brouhaha. À leur vue, Mme Alfallipe parut se liquéfier sous l'effet des larmes, suscitant de la prévenance et des paroles réconfortantes de la part des femmes. « Que vais-je devenir ? Mandi s'occupait bien de moi. Que vais-je faire, moi qui suis malade ? »

Les membres de la famille furent tour à tour enlacés et embrassés en de longues étreintes qui les imprégnèrent de transpiration et des odeurs des plats que les femmes cuisinaient un peu plus tôt : un mélange d'ail, d'huile, de tomates, de persil et de mie de pain, un effluve ancien qui réunit les Alfallipe dans un dégoût commun pour les classes populaires.

Lilla frissonna à la pensée que, depuis la mort de son père, sa mère habitait le même immeuble qu'un poissonnier, que l'électricien du palais Alfallipe et qu'un petit employé. Elle remercia le destin qui l'avait conduite à Rome, loin de ce village immonde. Tout en dissimulant son agacement, après la dernière étreinte nauséabonde, elle expliqua aux femmes que sa mère ne se sentait pas bien et qu'elle avait failli s'évanouir ; par chance, le Dr Mendicò lui avait administré un médicament et ordonné de s'allonger. Carmela et elle n'avaient pas le courage de l'abandonner seule à sa peine, aussi l'accompagneraient-elles dans sa chambre : que ces bonnes voisines restent donc là, qu'elles se rendent dans la pièce où gisait l'Amandière et qu'elles aident Santa à préparer sa dépouille, si elles le souhaitent, pendant qu'elles-mêmes s'occuperaient de leur mère qui en avait tant besoin dans ces moments d'angoisse.

Pour confirmer les propos de sa fille – qui, après tout, pouvait se permettre de s'exprimer à ce sujet avec une certaine autorité, étant femme de médecin –, Mme Alfallipe s'était enfoncée dans le fauteuil et avait écarté les bras sur les larges accoudoirs, les mains pendant dans le vide, la

tête de nouveau renversée sur le dossier ; et maintenant elle murmurait : « Je ne me sens pas bien, je vais m'évanouir. » À ces mots, ses trois enfants et Santa accoururent, sans réussir à prévenir la sollicitude des femmes qui, loin de s'écarter, distribuaient des conseils et se prodiguaient auprès de la malheureuse. Elles la conduisirent toutes ensemble dans sa chambre et l'aidèrent à s'étendre sur son lit, lui apportant un verre d'eau, plaçant une serviette mouillée sur son front, arrangeant un oreiller dans son dos, lui tâtant le pouls. Satisfaite de leur empressement et craignant qu'une amélioration de son état ne la privât de ces attentions, Mme Alfallipe redoubla de plaintes et de marques d'indisposition. C'est alors que son gendre arriva.

Massimo Leone n'avait pas osé se présenter en compagnie de Carmela ce matin-là, lorsque Santa avait téléphoné, les réveillant, pour leur annoncer que l'Amandière agonisait. Il avait préféré attendre les nouvelles au palais Alfallipe, tout près de là. Il ne se crut autorisé à rejoindre Carmela qu'après l'appel de cette dernière, l'informant de la mort de la femme. D'instinct, il s'obstinait à obéir au serment de l'Amandière : « Je jure sur l'âme de ma mère qu'il ne mettra pas les pieds chez moi tant que je vivrai », une véritable excommunication. Il était marié à Carmela depuis sept ans, et pas une seule fois au cours de ce laps de temps on ne lui avait permis d'entrer, ne serait-ce que dans la loge, ou de téléphoner à son épouse quand elle se trouvait dans cet appartement. Il avait détesté et il détestait encore puissamment cette maudite Amandière. Elle était enfin morte ! Massimo se sentait libéré. Il gravissait les marches en proie à un mélange d'excitation et de ressentiment : il poserait les yeux sur le cadavre de la femme, mais il ne pourrait lui cracher dessus, ce qu'elle méritait, car, à en juger par le caquetage qu'on entendait dans l'escalier, il y avait déjà des visites de condoléances.

Les voisines le traitèrent comme s'il appartenait à la famille de la défunte en l'entourant, l'air pénétré, et tentèrent de dissimuler la gêne que leur causait cette situation puisqu'elles étaient parfaitement au courant de sa

mise au ban. Leurs condoléances étaient ciblées : « Elle aimait votre dame comme une fille », « Elle se décarcassait pour eux », « Elle était bonne, croyez-moi ». Dès que ce fut possible, Massimo se dégagea et pénétra dans la chambre de sa belle-mère où la famille l'attendait avec impatience.

Ils se saluèrent brièvement, sans se livrer aux embrassades et aux baisers habituels. Lilla veilla à bien fermer la porte, après avoir prié Santa de sortir et d'interdire l'accès de la pièce à quiconque, puis adressa à son frère un regard éloquent. Aussitôt Gianni ouvrit l'enveloppe et en tira une feuille de papier qu'il parcourut, les sourcils froncés, au milieu de ses sœurs et de son beau-frère, immobiles et muets. Au bout d'un moment, Lilla ne put s'empêcher de lui lancer : « Lis à voix haute, qu'est-ce que ça dit ? »

Son frère lui tendit la lettre. « Je n'y comprends rien, regarde. »

À ces mots, leur mère, qui s'était ranimée étonnamment vite et qui suivait leur conversation, s'effondra de nouveau sur les oreillers en geignant. Cette fois, personne ne lui prêta attention, car Gianni avait entrepris de lire tout haut :

*Ceci n'est pas un vrai testament, parce que je vous ai donné tout ce qui vous revenait et je n'ai pas à vous donner ce qui vous appartient, mais je vous demande de m'obéir une dernière fois et vous recevrez du bien. Je veux des obsèques à Roccacolomba sans procession d'orphelines ou de religieuses, et vous devrez y être, vous tous les Alfallipe, car je le mérite. Je serai enterrée dans la tombe que j'ai achetée, face à celle de votre famille, comme c'est justice pour la « serve » de la maison Alfallipe que je suis. Sur la tombe, je veux ma photo et ces mots : « Ci-gît Maria Rosalia Inzerillo dite l'Amandière qui entra à l'âge de treize ans dans la maison des Alfallipe, qu'elle servit et protégea en honnête domestique jusqu'à sa mort. » À Roccacolomba je n'ai rien à laisser, l'appartement où je meurs est au nom de madame Adriana, si elle veut y rester, mais il faut lui trouver une bonne domestique et bien la payer ; comme ça, elle sera toujours servie jusqu'à sa mort. Donnez ce qu'il y a dans ma chambre au père Arena, s'il*

*en a besoin pour les pauvres et l'église. Les autres meubles vont à madame Adriana. Je veux que vous passiez tout de suite un faire-part dans le Giornale della Sicilia comme je l'écris, mot pour mot :*

Maria Rosalia Inzerillo  
dite l'Amandière  
administratrice et domestique de la maison Alfallipe  
s'est éteinte aujourd'hui  
à l'âge de 55 ans.  
Annonce affligée de ladite famille Alfallipe toute  
à sa lourde, loyale, inconsolable perte éternelle.

*Mme Adriana Mangiaracina, veuve de Me Orazio Alfallipe ; Gianni Alfallipe et Anna Chiovaro, son fils et sa belle-fille ; Lilla Alfallipe et le Dr Gian Maria Bolla, sa fille et son gendre ; Carmela Alfallipe et Massimo Leone, sa fille et son gendre, ont la tristesse de vous en faire part. Elle a vécu auprès des Alfallipe depuis l'âge de 13 ans et a servi avec affection la famille chagrinée qui la pleure. Les obsèques seront célébrées le 24 septembre à 15 heures en l'église de Notre-Dame-des-Douleurs. La dépouille sera accompagnée au cimetière de Roccacolomba pour être ensevelie dans le caveau familial.*

*Ne prévenez pas mes neveux. Je ne veux pas d'eux à mes obsèques. Mon âme à Dieu, et les biens à qui de droit.*

Adriana Alfallipe fut la première à réagir : « Je vous avais bien dit que Mandi penserait à tout, elle me lègue son appartement... Mais qui d'entre vous s'occupera de moi, maintenant que je suis seule ? » Elle s'était écartée des oreillers et, blottie sur le lit, elle jetait un regard à la ronde. Muets et blêmes, ses enfants et son gendre l'ignoraient.

Massimo examina la feuille qu'il avait arrachée aux mains de Gianni. Il se répandit soudain en invectives : « Qu'est-ce que c'est que ce papier ? Où est l'argent, à qui le laisse-t-elle ? J'ai accepté que cette putain me jette de

la merde au visage parce que tu, tu..., hurlait-il, le doigt pointé vers sa femme, ... tu me disais qu'elle nous respecterait le jour de sa mort. Espèce de crétine ! » Carmela fondit en larmes et se réfugia sur le lit, près de sa mère, tandis que Gianni s'efforçait de calmer son beau-frère, lui rappelant qu'ils n'étaient pas chez eux et que les voisines en deuil se tenaient dans la pièce d'à côté, promptes à écouter et à cancaner dans le village.

Assise à l'écart, Lilla relisait la lettre. Elle dit tout bas, maîtrisant à grand-peine la rage qui lui enflait la poitrine, s'insinuait dans sa gorge et se mêlait à ses paroles : « Elle a tout organisé, elle a même choisi l'heure de son enterrement, elle a sûrement demandé au Dr Mendicò de rédiger ça, ce n'est pas son écriture. C'est une lettre perverse, elle ne veut pas des membres de sa famille, ils étaient peut-être en mauvais termes, ce qui n'a rien de surprenant. En revanche, elle veut, ou plutôt elle ordonne, encore une fois, que nous payions les frais des obsèques et que nous publiions ce faire-part de décès absurde, humiliant, bourré de fautes et inhabituel pour une domestique, ou plutôt pour une « serve » comme elle se définit elle-même, dans le *Giornale di Sicilia*, rien de moins, elle qui a toujours vécu dans ce village et que personne ne connaît ailleurs. Elle n'a même pas songé à *La Sicilia*, le quotidien local, elle voulait que sa mort soit claironnée dans le journal qu'on lit partout dans l'île. C'est une mégalomane, ce texte n'est qu'une apothéose, un panégyrique de sa propre personne, je ne l'aurais jamais crue aussi vaniteuse et irresponsable. C'est le dernier abus qu'il nous faut supporter. Elle se paie même le luxe de se moquer de nous : tout en disant qu'elle n'a rien à léguer, elle déclare que notre obéissance nous sera profitable, c'est un tel affront que... » La rage de Lilla était telle qu'elle fut incapable d'achever sa phrase. Les autres la dévisageaient, atterrés.

Entre-temps, de nouvelles visiteuses étaient arrivées. Des discours emphatiques retentissaient dans la pièce voisine. La voix stridente d'une femme qui paraissait vanter sa marchandise sur l'étal leur parvint justement aux oreilles :

« Une sainte ! Une vie de besogne et de sacrifices ! Elle ne méritait pas de mourir ! » Un chœur inintelligible la submergea : toutes tressaient sans doute les louanges de la défunte.

Lilla reprit d'un ton haineux : « Elle mériterait que j'ouvre la porte pour dire clair et net à ces gens de ne pas pleurer sur une domestique qui nous raille impitoyablement ! »

Debout, les mains resserrées sur le dossier d'une chaise, qu'il semblait vouloir broyer, Massimo affirma avec force, comme s'il souhaitait que tout le monde l'entendît : « Elle n'a jamais songé qu'à nous humilier. Cette feuille de papier est remplie de fiel. »

Gianni se tourna vers Lilla et ajouta vivement : « Tu vis à Rome, mais moi je donne des cours à l'université et je porte le nom des Alfallipe. Publier un faire-part de ce genre nous couvrirait de honte, Anna et moi. Les gens nous prendraient pour des incapables et des idiots, ils riraient de moi.

— Toi au moins tu es parti, mais qui pense à moi ? s'écria Carmela. Je vis à Roccacolomba, moi ! Que diront les gens ? »

Ils parlaient tous en même temps et arpentaient la pièce en proie à la colère et à la frustration, pareils à des fauves en cage.

Blottie sur les oreillers du grand lit, frêle et semblable à une adolescente, abasourdie et effarée, Mme Alfallipe les suivait de ses yeux embués de larmes. Il lui fallut intervenir pour empêcher une scène, surprenant les autres et sa propre personne par la fermeté de ses propos : peu lui importaient les dispositions funéraires, auxquelles elle avait prêté peu d'attention, elle pensait aux biens de ses enfants et ils devaient y penser davantage qu'elle ; après tout, elle était âgée et elle mourrait bientôt, elle le sentait jusque dans ses os : « Mandi avait mauvais caractère et elle était retorse, certes, mais elle était honnête et elle nous a tous servis. Il est normal que nous réglions les frais de son enterrement. Croyez-moi, elle vous donnera ce qui vous revient, je n'en doute pas. Cette lettre ne concerne sans

doute que les obsèques, il y a sûrement un testament. Il se peut qu'elle ait tout organisé pour vous éviter de payer des impôts sur sa succession. Elle n'aimait pas les impôts. Je vous en prie, calmez-vous, il y a du monde dans la pièce d'à côté. » Puis elle fondit en larmes, exténuée par sa longue tirade.

Carmela, elle aussi préoccupée par l'héritage, se raccrochait à un brin d'espoir : « Il y a une chose qu'il ne faut pas oublier : Mandi a toujours tenu parole. Hier soir encore, elle me disait d'obéir à ses ordres pour que nous ayons les biens. Il se peut qu'il y ait un testament chez le notaire ou ailleurs, qu'elle ait déjà fait des donations ou qu'elle ait ouvert des comptes à notre nom à la banque... Nous devons chercher dans ses tiroirs. Elle ne se fiait probablement pas au Dr Mendicò, qui est à moitié gâteux. Qu'en penses-tu, Massimo ? » Elle cherchait l'approbation de son mari qui se tenait devant le balcon, le dos tourné. Il demeura là, les mains refermées sur la balustrade comme s'il voulait la briser. Carmela blêmit et se jeta de nouveau sur le lit de sa mère en sanglotant.

À présent, Santa frappait à la porte, curieuse et inquiète. Les autres femmes, qui avaient entendu les cris, mouraient d'envie de savoir ce qui se passait. Elle demanda prudemment si elle pouvait ouvrir aux personnes qui souhaitaient présenter leurs condoléances à madame Adriana. La chambre se remplit et la famille se sépara. Massimo s'éclipsa sans un au revoir, pour ne réapparaître qu'en fin d'après-midi. Il n'y avait jamais eu autant de monde dans le modeste appartement de l'Amandière : les visites se poursuivirent jusqu'à l'heure du déjeuner ; on vit aussi arriver des parents et des amis intimes de madame Adriana, ainsi que de vieux employés de la maison Alfalipe.

En revanche, les membres de la famille de l'Amandière ne se montrèrent pas, à l'exception de Deco, le cordonnier, veuf d'une cousine Inzerillo, qui quittait rarement sa boutique.

## 2.

La famille Alfallipe prend dans l'après-midi  
des décisions fatidiques, puis frère  
et sœurs se séparent pour la nuit,  
s'abstenant de veiller le corps

**E**N DÉBUT D'APRÈS-MIDI, profitant d'une pause entre les insupportables visites de condoléances, Lilla proposa un plan d'action : « Avant tout, nous devons organiser les obsèques, car la dépouille ne peut pas rester ici trop longtemps : il fait encore chaud. Suivons ses instructions, cela me paraît approprié. Nous irons ensuite dans sa chambre et chercherons le testament, ou tout autre document contenant ses dispositions. Nous appellerons dès que possible le notaire, Me Vazzano, et nous contacterons le comptable qui remplissait sa déclaration de revenus, après avoir établi de qui il s'agissait. En ce qui concerne le faire-part de décès, je m'oppose à sa publication dans quelque journal que ce soit : après tout, ce n'était qu'une domestique. »

Revigorée par les visites et par les louanges qui se multipliaient sur le compte de la défunte, Mme Alfallipe exprima son désaccord avec une vigueur qui surprit ses

enfants. Il convenait de publier le faire-part, au moins dans le village, ainsi que Mandi l'avait formulé. Elle affirma d'une voix forte : « Si j'ai eu une existence supportable après la mort de votre père, c'est uniquement grâce à elle. Vous avez tous votre vie et votre foyer, c'est bien normal, aucun de vous n'a proposé de m'héberger ou de vivre à mes côtés dans notre maison de famille. » Elle observa une pause et lança un regard à Gianni, son préféré, avant de continuer : « Et pourtant vous estimiez tous que je devais y rester. La nuit, le vent fait claquer les volets, les carreaux des fenêtres tremblent et on entend mille autres bruits. J'ai peur. Le jour, les pièces vides et les couloirs déserts me chagrinent, sans compter le froid de l'hiver et les frais d'entretien. Vous n'avez pas pensé à moi, vous n'avez pensé qu'aux racontars des gens. J'ai besoin de compagnie. Mandi m'a proposé de dormir et de prendre mes repas chez elle. C'était la meilleure solution : pendant la journée, je pouvais aller à la maison à ma guise et j'ai continué de recevoir dans mes appartements, où elle a toujours fait le ménage. Elle ne m'a jamais laissée seule ni ici, ni chez nous, car elle savait que je serais morte de peur. Elle s'est très bien occupée de moi, elle mérite aussi bien l'enterrement que le faire-part. »

Stupéfaits par le ton décidé de leur mère et heurtés par les reproches voilés qu'elle leur adressait, les enfants durent satisfaire ses désirs. Ils parvinrent à un compromis : le faire-part serait uniquement affiché dans les rues du village\* une fois réécrit. À la surprise générale, Massimo, à qui Carmela avait téléphoné pour l'informer de ces décisions, se dit prêt à s'en charger, ce dont la famille lui fut reconnaissante.

Le reste de la journée s'écoula rapidement. Mme Alfallipe était distraite et consolée par les appels téléphoniques affectueux de ses amies, ainsi que par les visites. Elle ne se lassait apparemment pas de relater

---

\* L'usage veut en effet en Italie que les faire-part de décès soient placardés dans les rues. (NDT.)

en détail la longue maladie de sa chère Mandi, sa douloureuse agonie, le bouleversement que causait sa mort subite ; mieux, elle tirait un certain réconfort de cet apitoiement sur soi, plus que justifié cette fois. Elle exigea que Gianni demeurât à ses côtés, libérant un peu ses filles qui eurent ainsi l'opportunité de s'acquitter d'une myriade de tâches, dont les préparatifs pour le retour de leur mère dans la maison familiale, désormais inévitable, du moins de manière provisoire.

Gianni et Carmela, qui connaissaient le mieux les villageois, durent recevoir les nombreux coups de téléphone et les multiples visites dans le petit appartement de l'Amandière. Lilla avait quitté Roccacolomba au moment de son mariage et n'avait conservé que de rares contacts avec ses habitants. Ce fut donc elle qui se chargea de distribuer des instructions à Santa à propos des préparatifs et du nettoyage du palais Alfallipe, tout en se consacrant à la recherche du testament. Me Vazzano, joint au téléphone, avait en effet admis non sans embarras qu'il ne possédait ni acte écrit ni autres dispositions de l'Amandière et suggéré de passer soigneusement en revue le contenu de ses tiroirs. Entre deux visites, Lilla fouilla les commodes et les armoires sans y trouver grand-chose : photos des neveux, factures et reçus de paiements, un carnet rempli de chiffres et d'additions, listes des commissions, notes et même brouillons de faire-part de décès. Elle décida par conséquent de mener des recherches plus systématiques dans la maison de famille.

Elle y retourna en fin d'après-midi. Elle fut intimidée en ouvrant la porte avec la grosse clef en fer, en entrant seule dans la demeure où elle avait vécu, jeune fille, en compagnie de ses parents et de sa grand-mère, en se dirigeant vers les pièces de service, en traversant des lieux qu'elle n'avait pas vus depuis des années : la buanderie, le garde-manger, la grande cuisine jamais modernisée. Elle gravit ensuite l'étroit escalier en bois qui conduisait aux chambres que de nombreux domestiques occupaient autrefois, dans la soupenle, et où Mandi avait dormi seule

pendant des années. Ces pièces avaient été régulièrement nettoyées et rangées, on le voyait malgré la poussière. La maison semblait avoir été fermée pour les vacances d'été : les lits étaient recouverts de draps usés, mais propres, les bibelots et les objets avaient été entreposés dans les armoires pour éviter qu'ils ne prennent la poussière, les sanitaires et les évier étaient immaculés. Lilla ne dénicha pas ce qu'elle cherchait, à l'exception de listes répertoriant le contenu des armoires que Mandi avait dressées en lettres majuscules de son écriture hésitante.

À la tombée de la nuit, entendant les crissements, les bruits et les claquements de portes, les grincements des gonds, le bruissement des arbres du jardin intérieur et les battements d'ailes des oiseaux dont les nids étaient dissimulés sous les corniches, elle partagea pour la première fois les angoisses de sa mère, allant jusqu'à puiser un certain réconfort dans l'idée qu'elle coucherait ce soir-là chez leur domestique.

Gianni Alfallipe, un homme au tempérament tranquille, était étourdi par les événements des derniers jours. Il menait une vie sereine et bien réglée à Catane auprès de sa jeune et chère épouse, elle aussi professeure universitaire. Mandi l'avait informé de la véritable nature de sa maladie au début du mois sans lui laisser toutefois entendre qu'elle mourrait rapidement. « Ne crois pas que j'arrêterai de vous *traquesser*, morte ou vive. » Par une heureuse coïncidence, Lilla, qui rendait visite à leur mère à la fin de chaque mois, prenant le premier avion du matin pour regagner Rome par le dernier vol, était arrivée à Catane pour affaires le samedi précédent. La veille au soir, Carmela leur avait annoncé que l'état de Mandi empirait et les avait priés d'accourir.

Carmela avait suggéré qu'on ne se réunît pas pour la traditionnelle veillée funèbre. Seules Lilla et leur mère, qui avait refusé d'abandonner la dépouille, passeraient la nuit sur place. Gianni reviendrait le lundi matin avec son épouse, à temps pour les obsèques. Ils rouvriraient

la maison familiale et y réinstalleraient leur mère, à leur grand soulagement et causant les plus vives angoisses à l'intéressée, mettant ainsi fin à sa déplorable cohabitation avec la domestique.

Lorsqu'il se fut éloigné de Roccacolomba, Gianni réussit enfin à appréhender la situation. Mandi avait été partie intégrante de sa vie depuis son adolescence, d'abord en qualité de femme de chambre et de nounou dévouée et affectueuse, puis en tant que domestique et administratrice du patrimoine de la famille. Bien qu'elle se fût peu à peu aigrie, elle n'avait cessé de constituer le soutien de la maison Alfallipe : elle l'avait poussé à étudier, lui avait tenu des discours presque incompréhensibles sur les embûches du monde moderne, ainsi que sur l'importance de leur rang social, et seriné qu'il devait faire honneur à son nom, si bien qu'il s'était réjoui d'échapper à l'atmosphère domestique pour poursuivre ses études secondaires dans un pensionnat à Catane. Dès lors, il s'était éloigné sentimentalement de sa famille, y compris de ses parents : il méprisait l'apitoiement sur soi et l'absence de culture de sa mère, qui l'avait toujours oppressé par son attachement égoïste et anxieux, et nourrissait envers son père une incompréhension mutuelle.

Après la mort de ce dernier, Gianni n'avait pas hésité à priver Mandi de l'administration des biens familiaux. Ses sœurs l'avaient imité, et ils avaient ainsi détruit la base de son pouvoir au sein de la famille. L'Amandière n'était pas parvenue à le reconquérir totalement, pas même lorsque leur mère avait pris l'inconvenante décision de s'installer chez elle, mais elle l'avait réacquis en partie au prix d'un coûteux stratagème qui les obligeait à rendre visite assidûment à cette dernière. Elle leur avait ainsi promis de leur verser en mains propres une somme mensuelle s'ils se présentaient en temps voulu à Roccacolomba, faute de quoi ils devraient y renoncer. Cette éventualité se produisait rarement, parce que la somme en question n'était pas négligeable et que l'argent les arrangeait tous. La mort de Mandi avait ainsi conclu une phase de

l'existence de Gianni. Il pourrait désormais se concentrer sur sa carrière et sur la famille qu'il souhaitait fonder avec son épouse. Restaient toutefois le mystère de la fortune apparemment énorme de leur ancienne domestique et les difficultés qu'ils rencontreraient sans doute en essayant de se l'approprier – sans compter la nécessité de s'occuper de leur mère –, mais il espérait que le temps résoudrait tout.

Comme son père, Gianni avait la remarquable faculté de refouler tout ce qui le troublait : dès que la voiture eut dépassé le carrefour de Roccacolomba et qu'elle se fut engagée sur la route qui descendait vers la vallée en une pente douce et continue, à travers les épais bois de chênes des princes de Brogli dont ses ancêtres avaient administré les domaines pendant des générations, il commença à savourer à l'avance le plaisir de revoir sa femme, oubliant le village et ses habitants. Or, il souffrit ce soir-là de brûlures à l'estomac et eut un sommeil agité.

### 3.

## Massimo Leone fête imprudemment, à sa manière, la mort de l'Amandière

**D**ANS L'APRÈS-MIDI, Massimo Leone s'était occupé de l'organisation des obsèques. Il avait rédigé le faire-part de décès, comme convenu avec la famille. Il aurait préféré le condenser davantage, mais il fallait contenter sa belle-mère, cette comédienne de grand talent, capable d'improviser une crise d'hystérie et de feindre un malaise pour parvenir à ses fins. La cérémonie serait simple, appropriée à la condition sociale de la défunte, rien de plus, et Massimo avait reçu, à travers les remerciements sincères de son beau-frère et de sa belle-sœur, une gratification et un réconfort qui venaient effacer le mélange de honte et d'embarras que lui avait causé son emportement devant eux.

Le soir il dîna en tête à tête avec Carmela à leur domicile. Tandis qu'il engloutissait de grosses bouchées de *tenerumi*\* avec du pain, Carmela lui relatait les visites qu'ils

---

\* Feuilles tendres d'une variété de courgette poussant en Sicile et appelée « calebasse ». (NDT.)

avaient reçues. Elle s'interrompit soudain : « Mais que se passera-t-il le 25 ? »

Massimo cessa de mâcher, la bouche encore pleine. « J'y ai pensé ce matin. Comment arrive l'argent ?

— Par la Poste, je crois, répondit Carmela, troublée.

— Comment le sais-tu ? la pressa-t-il avec agressivité.

— Elle disait toujours qu'elle devait aller à la Poste le 25, car saint Payeur lui envoyait de l'argent ce jour-là.

— Alors il arrivera comme avant.

— Et qui ira le chercher ? demanda Carmela, dont les yeux bleus s'assombrirent à l'idée d'être chargée de cette nouvelle tâche.

— Écoute, la journée a été rude, nous y penserons demain. »

Ils s'aperçurent qu'ils avaient lâché leurs fourchettes.

Ils regardèrent le contenu de leurs assiettes et achevèrent rapidement leur repas.

Après le dîner, Massimo se rendit au bar, sur la grand place. Carmela, qui s'était ressaisie, entreprit de téléphoner à ses amies, auxquelles elle parlait tous les jours, et d'annoncer la mort de l'Amandière à celles d'entre elles – elles étaient rares – qui l'ignoraient encore. Elle les dissuada de venir à l'enterrement, réservé à quelques intimes et fixé à un horaire inhabituel : pour y participer, elles devraient renoncer à la sieste, ce qui n'en valait pas la peine, puisque la défunte n'était qu'une simple domestique. À cette occasion non plus, elle ne pouvait s'empêcher de se plaindre de Mandi et elle conclut chaque appel en affirmant avec une pointe de malice : « Il est vrai qu'on ne doit pas médire des morts, mais elle avait mauvais caractère et il fallait avoir une patience d'ange pour la supporter... Massimo est un saint, il a énormément souffert par sa faute, et malgré tout il nous a beaucoup aidé aujourd'hui. » Elle s'abstint de préciser que la famille se contenterait de faire afficher un faire-part de décès dans les rues, tant elle était honteuse.

En se dirigeant vers la grand place, Massimo fut, comme toujours, assailli par le découragement et la crainte. Alors

que, dans l'après-midi, il avait savouré à l'avance sa rencontre avec ses amis et le récit qu'il leur livrerait, il était maintenant en proie à la peur de l'avenir : il était désormais privé du revenu qui, quoique réduit de moitié, lui avait permis de tenir ses crédateurs en respect après la faillite de son activité commerciale. Il repensait à sa conversation avec Carmela, laquelle, en fin de compte, n'était pas si stupide que ça. Il s'était laissé convaincre par sa belle-famille et par sa femme que l'Amandière établirait un testament leur léguant sa fortune, et voilà que l'hypothèse selon laquelle la domestique s'en était abstenue se frayait un chemin dans son esprit. Oui, la situation était claire : en l'absence de testament, les biens reviendraient aux neveux. Voilà pourquoi elle avait précisé qu'ils ne devaient pas assister à ses obsèques, c'était un dernier pied de nez aux Alfallipe. Elle avait probablement songé, non sans malignité : je me suis enrichie sur votre dos, je vous oblige à payer mes obsèques et je lègue tout à mes héritiers légitimes. À cette idée, Massimo fut envahi par une sensation de froid, et ses jambes se mirent à trembler, comme s'il avait un malaise. Il aurait regagné son domicile s'il n'avait pas reçu une tape sur l'épaule : « Ce que tu es fort, Massimo ! Tu ne renonces pas à sortir après une rude journée chez les Alfallipe ! » Il rassembla son courage et, accompagné de son ami, poursuivit son chemin jusqu'au bar, où il but beaucoup et monopolisa la conversation en parlant presque exclusivement de l'Amandière : il souhaitait sa mort depuis des années, elle l'avait mille fois offensé, c'était une voleuse, elle avait acheté son appartement et sans doute bien d'autres choses encore avec de l'argent soustrait à sa femme et à sa belle-famille. Massimo le répétait à quiconque les rejoignait. Il le répétait de façon obsédante, en quête d'approbation : « Cette femme-là a commis un tas de mauvaises actions, elle méritait d'être assassinée. Je l'aurais peut-être fait de mes propres mains, mais ça a été inutile : en remontant de ses entrailles son propre venin l'a étouffée. »

Réconforté par l'alcool, ranimé par l'espoir de l'héritage et encouragé par l'exubérance mauvaise de ses amis,